

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 3 (1908)  
**Heft:** 110

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : un duel  
**Autor:** Grimblot, Edouard  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-257525>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Crimes politiques célèbres

Voici la liste des crimes politiques les plus célèbres depuis une trentaine d'années.

**Meurtre d'Alexandre II.** — Alexandre II, empereur de Russie, avait échappé successivement aux attentats de Solowiew et d'Hartmann (qui tenta de faire sauter son train, et à l'explosion du Palais d'Hiver. Le 13 mars 1881, il était sur le point de rentrer au Palais d'Hiver quand une bombe explosible vint le frapper à mort, sur le bord du canal Sainte-Catherine. L'auteur principal de l'attentat, Ryssakov et trois autres nihilistes, dont une femme, Sophie Perovskaïa, qui l'avaient préparé furent pendus quelques jours après.

**Meurtre de Garfield.** — Le 2 juillet 1881, Abraam Garfield, président des Etats-Unis, se trouvait à Washington, à la gare de Baltimore quand dans le salon d'attente, il fut frappé de deux balles de revolver, par un nommé Guiteau solliciteur éconduit. Garfield mourut le 19 septembre. Guiteau fut pendu quelque temps après.

**Meurtre de Carnot.** — Le 24 juin 1894, Sadi Carnot, président de la République française, se trouvait à Lyon. Il se rendait en voiture de la Chambre de commerce où un banquet lui avait été offert, au Théâtre, quand au moment du passage de la voiture devant le Palais du Commerce, un Italien nommé Caserio se précipita sur le marchepied et donna au président un coup de poignard dans la région du cœur. Carnot expira

à minuit 45 m. Caserio, condamné à mort par la cour d'assises du Rhône, fut guillotiné à Lyon le 16 août.

**Meurtre de Canovas.** — Le 8 août 1907, M. Canovas del Castillo, président du Conseil des ministres d'Espagne, se trouvait aux bains de Santa Agueda, quand un nommé Miguel Angiolillo, d'origine napolitaine, tira sur lui trois coups de revolver qui l'atteignirent à la tête et au cœur. Canovas qui était âgé de 70 ans, mourut une heure après en criant : « Vive l'Espagne ». Angiolillo fut exécuté le 20 août.

**Meurtre de l'impératrice d'Autriche.** — Le 10 septembre 1898, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, venait de quitter l'hôtel Beauvillage à Genève; elle arrivait, vers une heure de l'après-midi à l'embarcadere des bateaux à vapeur quand un anarchiste italien, Luigi Luccheni, âgé de vingt-cinq ans, se précipita sur elle et la frappa d'un coup de stylet dans la région du cœur.

L'impératrice expira peu après à l'hôtel Beauvillage. Luccheni, arrêté, fut condamné à la réclusion perpétuelle.

**Meurtre de Humbert I<sup>er</sup>.** — Le 30 juillet 1900, le roi d'Italie Humbert I<sup>er</sup> avait présidé à Monza la distribution des prix d'un concours de gymnastique. Il montait en voiture avec son aide de camp quand un nommé Angelo Bresci, tira sur lui trois coups de revolver. Humbert mourut quelques instants après, à 10 heures du soir.

Bresci fut condamné à la réclusion perpétuelle.

**Assassinat du roi de Serbie.** — Ici, il ne

s'agit plus d'un attentat individuel, mais d'un complot militaire destiné à priver un souverain à la fois du trône et de la vie. Dans la nuit du 11 au 12 janvier 1903 le roi Alexandre de Serbie, et la reine Draga Maschin, sont assaillis par des conjurés, qui après avoir envahi le palais royal les tuèrent à coups de sabre dans leurs appartements. A la suite de ces événements Pierre Karageorgevitch est proclamé roi de Serbie.

Ajoutons à cette liste funèbre les noms du président des Etats-Unis Mac Kinley, assassiné à Buffalo, en septembre 1901 par un fanatique, et du grand-duc Serge de Russie, tué à Moscou.

Pour la première fois, à Lisbonne, l'usage de carabines perfectionnées, à répétition, fait son entrée redoutable dans la guerre contre les souverains; ainsi, les conspirateurs, ingénieux et féroces, appliquent à leur façon les progrès nouveaux. Lincoln, Garfield et Mac-Kinley, aux Etats-Unis, périrent par le pistolet, Alexandre II fut tué par les bombes, Alexandre III fut peut-être empoisonné, Humbert a succombé sous les balles de revolver, Alexandre de Serbie et la reine Draga furent frappés par le sabre, Carnot et l'impératrice d'Autriche tombèrent sous le poignard. Cette variété d'instruments de mort à l'usage des gouvernants vient de s'enrichir d'un engin qui n'avait pas encore servi. Il est certain que pour des régicides audacieux, ayant fait le sacrifice de leur vie, les fusils modernes, si précis, si rapides, deviennent d'infailibles outils de destruction.

Feuilleton du Pays du dimanche 4

### Un Duel

par

Edouard Grimblot

Les langues se préparaient à corroborer les ricanements, lorsque la voix de Paule s'éleva, grave et sonore :

— Messieurs, dit-il en s'adressant au groupe d'officiers, mais de manière à ce que ses paroles fussent entendues de toute la salle, je vous dois l'explication de la démarche faite par le galant homme qui sort d'ici. Cette explication est tout entière dans un récit qu'il a bien voulu écouter et que je veux vous faire, encore que j'y joue un triste rôle.

Il y a un mois, nous faisons étape à Remiremont, dans les Vosges; nos colonnes

de route avaient déjà fait séjour dans cette ville; on ne voulait pas surcharger les habitants, et je fus détaché avec quarante chevaux sur un petit village situé à dix kilomètres en avant.

Le logement n'avait pas été préparé à l'avance, et, après avoir casé mes hommes et mes chevaux le mieux qu'il m'avait été possible, je cherchais une auberge, lorsque le vieux curé du village, qui avait vu notre arrivée — nous avions fait halte sur la place de l'église, — vint à moi et, me montrant son presbytère, m'offrit l'hospitalité.

Ce n'est pas luxueux, me dit-il. Ni la commune ni le curé ne sont riches, mais vous y serez toujours mieux qu'à l'auberge, qui est encombrée de rouliers; c'est aujourd'hui marché.

Et comme j'hésitais :

— Venez, ajouta-t-il. Vous fêterez avec ma sœur et moi notre cinquantenaire. Nous avons reçu un beau homard. C'est chose rare en nos petits pays.

Le homard me décida, et je suivis le vieux curé.

Le pauvre homme ne savait pas quelle tempête il introduisait dans sa calme demeure. Je n'y étais pas depuis une heure que déjà les six arbres fruitiers du jardin étaient veufs de leurs fruits : les innévitables festons de buis qui dessinaient les allées, écrasés en maints endroits; les véroniques — cette fleur était à peu près l'unique représentant de la flore du presbytère, — dépourvues de leurs principaux attraits.

Le vieillard assistait en riant à ce carnage.

— Gardez au moins un peu d'appétit pour notre homard, dit-il en me voyant mordre à belles dents dans une des pêches pillées sur ses espaliers, car voici ma sœur Véronique qui vient vous annoncer que l'heure est venue de nous mettre à table.

Je compris alors pourquoi les véroniques avaient la suprématie dans ce petit coin de l'empire de Flore. La sœur Véronique était

# Mon premier client

(Suite et fin)

Mon pauvre ami, quelle désillusion ! Quel château de cartes subitement démoli !

M<sup>me</sup> Durand me prit par le bras et m'invita à me pencher sur un amas de couvertures, sur lequel était affalé un gros minet noir, qui me regardait avec des yeux d'un jaune diabolique.

Je me relevai ahuri !.....

— Minet est bien malade, Monsieur Bérard, s'écria la concierge, sauvez-le, je vous en prie ! Au nom du ciel, sauvez-le !

Je restai sans voix, suffoquant de honte et de colère. Je m'élançai dans la rue, au grand ébahissement de la bonne femme que j'envoyai *in petto* aux cinq cent mille diables !

Puis, je revins..... mon affection pour les bêtes ayant pris le dessus, j'ordonnai une potion à la valériane qui remit rapidement sur pied mon intéressant malade.

Le lendemain j'étais entré par hasard dans un café.

Je m'assis machinalement devant une table du café de Suède, et je demandai un bock. Un journal attira mon regard ; je le pris, et, arrivé à la troisième page, je lus ce qui suit :

« Genolhac (Gard). La commune demande un médecin. Il lui sera alloué trois mille francs annuellement. »

Où prendre Genolhac ?

Dans le Gard assurément, comme l'indiquait le journal ; mais je n'en savais pas davantage.

Mon parti était pris. Une circonstance heureuse s'offrait à moi de quitter Paris, la Ville lumière, où l'on prenait un docteur de mon envergure pour soigner un chat ! J'écrivis à Genolhac séance tenante.

Ma candidature survint une des premières et mon titre de docteur de la Faculté de Paris triompha des autres.

Tu penses si je quittai hâtivement la rue Caumartin, la capitale ! emportant avec moi, et mon cabinet et ma fameuse plaque en cuivre que tu as pu voir sur ma porte en entrant.

Je ne respirai que lorsque je fus dans le wagon qui m'emportait vers Genolhac, vers l'inconnu.

une petite vieille très cassée, aux cheveux blancs comme la neige, à la physionomie douce et mélancolique. La douleur avait passé par là, mais j'étais bien homme vraiment à m'en inquiéter.

Le poulet de la sœur Véronique était doré et tendre ; le homard, mollement couché sur son lit de persil, faisait plaisir à voir ; le petit vin blanc du curé avait un goût de pierre à fusil tout guilleret. Cela suffisait. Mon appétit calmé, je me mis à causer à tort et à travers, suivant mon habitude, et je ne sais comment je vins à parler d'une dispute entre deux de mes camarades, qui s'était terminée par un duel assez comique.

La sœur du curé, qui, sans se mêler à la conversation, m'avait écouté jusque là, plus étonnée que scandalisée de mes folies, se leva alors, et, prétextant un ordre à donner sortit de la salle.

Je remarquai qu'elle avait les yeux pleins de larmes et je restai un moment interdit.

— N faut pardonner à ma pauvre sœur, Monsieur. Vous avez sans le vouloir ravivé

Eh bien, mon ami, M<sup>me</sup> Durand m'avait littéralement désensorcelé.

Dès que je me fus installé dans le coin de mon compartiment, je me trouvai en face d'une délicieuse jeune fille.

Son père l'accompagnait.

Entre nous la glace fut vite rompue.

Mais les deux voyageurs se dirigeaient sur Vialas, où se trouvent des mines argentifères que je te ferai visiter.

Le père était le directeur de la Compagnie.

La fille sortait de pension.

J'eus bien vite dit ce que j'allais faire à Genolhac.

M. Pernelle, le directeur, que le hasard jetait sur mes pas, était lié étroitement avec le maire de la commune, et mon entrée dans ma nouvelle résidence ne fut pas celle d'un étranger tombant de la lune.

Genolhac est, en été, le refuge de bon nombre d'avocats, d'industriels ou de négociants, qui viennent dans la montagne chercher un peu de cette fraîcheur que leur refuse la plaine, et j'arrivai au cœur de la saison estivale.

En un clin d'œil, présenté, choyé, bien reçu, je fus aussitôt à la mode.

J'avoue que pendant ce temps M<sup>lle</sup> Pernelle produisit sur moi un effet très particulier, et je crus comprendre que j'étais tout spécialement remarqué par elle.

Plusieurs fois invité au Vialas, il me fut enfin proposé de devenir le docteur de la Compagnie, ce qui ne m'empêcha pas de rester le médecin de Genolhac.

Brêf, aujourd'hui, dans mon trou, je suis le plus heureux des hommes, et, je l'avoue, M<sup>lle</sup> Pernelle n'a pas peu contribué à mon bonheur en devenant M<sup>me</sup> Bérard.

Mais je n'ai pas été ingrat, et je me suis souvenu que je devais un peu mon bonheur à mon premier client.

— Au chat de M<sup>me</sup> Durand ? interrompit Ernest.

— Précisément ! Et c'est ce même minet que tu as si dignement foulé aux pieds tout à l'heure.

A mon voyage à Paris le traditionnel voyage de noces — je courus rue Caumartin, et, à la stupéfaction de la vénérable concierge, qui avait encore sur le cœur mes dédains à l'égard de son matou, je lui en proposai l'achat.

La négociation ne s'effectua pas sans pleurs et gémissements.

dans son cœur une plaie bien douloureuse. Il y a eu aujourd'hui cinquante ans que nous nous sommes mis en ménage, dit le vieillard avec un triste sourire. Tous deux orphelins, moi tout jeune curé, très fier de ma petite église et du modeste presbytère où vous avez bien voulu accepter l'hospitalité. Elle, toute jeune veuve avec deux enfants jumeaux : un filset une fille que nous avons élevés ensemble. Le fils, militaire, a été tué à l'âge de dix-neuf ans dans un de ces duels dont vous venez de parler, peut-être un peu légèrement ; la sœur jumelle est morte de chagrin un mois, jour pour jour, après la mort de son frère. Depuis ce temps, la pauvre mère souffre, pleure, et chaque jour se traîne plus misérablement. Pour moi, Monsieur le lieutenant, à la douleur du parent s'est jointe la douleur du prêtre, car mon pauvre neveu n'a pas eu sur sa tombe les prières de l'Eglise. C'était justice et je me suis incliné, mais l'habit que je porte vous dit assez combien j'ai dû souffrir.

(A suivre).

N'importe, minet, bien et dûment emballé, fit le voyage avec nous.

Et voilà comment, mon cher, j'ai pu te présenter mon premier client !

Et maintenant, si tu le veux bien, nous nous rendrons à la mine et je te ferai faire la connaissance de mon beau-père.

— M. Pernelle ?

— Evidemment !

En parlant, j'avais ouvert la porte et nous nous hurlâmes à ma femme.

Je lui présentai Ernest.

— Mon cher, me dit-il avec conviction, quand nous eûmes mis les pieds dehors, j'avais les chats en horreur ; mais ton aventure me réconcilie avec eux, et pour opérer ce miracle il m'a suffi simplement de voir la toute jolie et toute gracieuse M<sup>me</sup> Bérard.

E. MICHEL.

## Dots américaines

Le mariage de miss Vanderbilt avec le comte Szechenyi a produit quelque sensation en Europe : les chiffres impressionnent le vieux monde, qui est toujours en retard d'un ou deux zéros. Et ce que l'on a vu surtout dans cet hyménée c'est que le fait que 50 millions quittaient l'Amérique avec la nouvelle comtesse Szechenyi.

La somme est ronde certes, et l'on comprend qu'un législateur des Etats-Unis ait eu la pensée de frapper d'un impôt l'exportation des dots, quand on lit la liste des mariages récemment contractés à l'étranger par de riches héritières américaines. Voici les plus notables ; nous indiquons le nom de jeune fille et la dot à la suite du titre « acquis » par la fiancée :

|                                            |            |
|--------------------------------------------|------------|
| D <sup>me</sup> de Roxburghe (May Goelet)  | 50,000,000 |
| de Malborough (Lillian Price)              | 10,000,000 |
| de Manchester (H. Zimmermann)              | 10,000,000 |
| de Valençay (Hélène Morton)                | 2,500,000  |
| de La Rochefoucauld (Matthie Mitchell)     | 2,500,000  |
| de Dino (M <sup>me</sup> Frédéric Stevens) | 2,500,000  |
| P <sup>me</sup> Colonna (Eva Bryan Mackay) | 5,000,000  |
| Hatzfeld (Clara Huntington)                | 5,000,000  |
| Boncaccio (Elisabeth Field)                | 5,000,000  |
| de Chimay (Clara Ward)                     | 2,500,000  |
| Salm Salm (Agnès Jay)                      | 2,500,000  |
| Ruspoli (Josephine Kurlis)                 | 2,500,000  |
| Auersperg (Miss Hagard)                    | 1,250,000  |
| C <sup>me</sup> de Castellane (Anna Gould) | 3,000,000  |
| de Suffolk (Daisy Leiter)                  | 10,000,000 |
| de Craven (Cornelia Bradley Martin)        | 5,000,000  |
| de Moenich (Maria Sutterfield)             | 5,000,000  |
| de Livazza (Miss Stocum)                   | 2,500,000  |
| de Festetics (Miss Haggin)                 | 2,500,000  |
| de Stafford                                | 2,500,000  |
| de Yarmouth (Alice Thaw)                   | 2,500,000  |
| Lady Curzon (Mary Leiter)                  | 10,000,000 |
| Marquise de Dufferin (Clara Davis)         | 2,500,000  |

Si les chiffres des dots des riches héritières de New-York sont imposants, ceux de leurs dépenses ne le sont pas moins, et montrent qu'elles savent dépenser l'argent qu'elles ont.

D'après des statistiques américaines, il y a, à New York, 6000 dames dont la dépense totale pour leur toilette est de 200 millions,